

# Le boulevard

---

par Jean Couranjou

---

**F**aire le boulevard est une activité bien de chez nous. Encore peut-on discuter du mot activité car *faire le boulevard* ne signifie pas construire cette voie de circulation, mais au contraire l'utiliser comme lieu de délasserment ; c'est un peu comme faire la poussière alors qu'on l'enlève ; on peut discuter aussi du mot boulevard car on fait le boulevard aussi bien sur une grande rue, une avenue, un cours, un boulevard, en fait sur une artère bien déterminée de la ville, quelle que soit son appellation. Chaque ville ou peut-être même village a la sienne, consacrée. Pour ma part, cette activité fut bien partagée, puisqu'ayant habité successivement trois villes, j'ai, pour ce faire, utilisé l'avenue dans la première, le boulevard dans la deuxième et la rue dans la troisième, grande rue cependant puisque l'une des plus importantes de la capitale.

On se rend sur le boulevard à une certaine heure. On y déambule sans se presser, jusqu'au bout, ou moins si le parcours est long, on revient de même, et on continue ainsi, en compagnie dès le départ ou plus généralement en cours de route parce qu'on tombe rapidement sur une connaissance ou plusieurs ; on poursuit ainsi l'aller-retour nonchalamment sans compter le temps,

tout en bavardant, tout en devisant, en regardant les jolies filles, en coupant éventuellement d'une halte au bar. « *J'aime flâner sur les grands boulevards* » dit la chanson. C'est un peu ça mais un peu seulement car chez nous c'est sympathique, convivial comme on dit aujourd'hui ; c'est le lieu de rencontre. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est en quelque sorte l'agora des Grecs, le forum des Romains mais le boulevard de chez nous, c'est la rambla et la plaza mayor des Espagnols. C'est bien une tradition méditerranéenne, une jouissance offerte par le climat, héritée probablement de l'origine espagnole d'une bonne partie de la population. Quand vient l'heure de *faire le boulevard*, on le voit s'emplier progressivement d'adolescents, garçons surtout, filles se tenant par le bras, couples aussi et momentanément de personnes au-delà de cet âge. Alors le boulevard s'anime pour vivre intensément une heure ou deux. *Faire le boulevard* est plutôt affaire masculine ; les jeunes filles sont moins « boulevardières » ; les parents retiennent les plus jeunes davantage à la maison, c'est vrai aussi qu'elles sont plus studieuses, les autres peut-être aiment-elles moins commencer le parcours seules.

Pour mon père, *faire le boulevard*, c'était *faire son persil*. C'est ce que signifie en effet l'expression, mais pas seulement, car cela veut dire aussi s'y installer pour vendre à découvert et même faire le trottoir ; là encore il ne s'agit pas de fabriquer le trottoir mais de... tapiner. On peut *faire le boulevard* toute la semaine à la sortie du travail, entre 18 et 20 h, de même le samedi et le dimanche et, ce jour-là, aussi en fin de matinée.

### Mostaganem

J'ai dû commencer à pratiquer ce loisir à 15 ans (mon premier âge en la matière). La Deuxième Guerre mondiale était terminée. C'était à Mostaganem, le dimanche après la messe avec deux ou trois copains de classe, sur l'avenue du 1<sup>er</sup>-de-Ligne depuis la place de l'Église jusqu'à la poste (200 m). L'église trône sur la place dite de la République, dispensant l'ombre de ses platanes et invitant au repos sur ses bancs de ciment ; elle peut être comprise dans l'itinéraire qui se poursuit sur l'avenue entre les arcades et les

figus, en longeant de beaux immeubles en direction de la mairie, magnifique bâtiment inspiré des minarets du M'zab, et devant lequel un superbe monument aux morts glorifie le courage du 2<sup>e</sup> régiment de tirailleurs. On ne l'atteint pas car la poste détermine la fin du parcours ; sur l'autre côté, en face d'elle, on peut voir le Palais Consulaire, autre beau monument.

Ce faisant, on croise forcément un petit groupe de filles s'adonnant à la coutume du pays ; elles sont ravies des quelques propos, remarques ou plaisanteries que leur décochent les garçons au moment où l'on se croise ; elles sont là un peu pour ça. Parfois, au début, elles jouent les indifférentes voire les offusquées, c'est de bon ton ; puis elles en rient, certaines en rajoutent. C'est ainsi à chaque passage. Eventuellement, dès que l'on se croise, les garçons font demi-tour pour se trouver juste derrière elles tout au long du trajet. Le dimanche suivant on en fait un peu plus et on finit par entrer en relation... charmant cortège de filles et de garçons... joli manège de regards polissons... chantait Charles Trenet.

### Blida

Entre 17 et 23 ans (mon deuxième âge en la matière), je me trouvais à Blida. C'est sur le boulevard Trumelet qu'on déambule. Il descend de la place d'Armes à la place de Verdun, en direction de la gare. La place d'Armes, au centre ville, est entourée de platanes ; en son milieu, sortant de l'eau, le kiosque à



Eglise de la place de la République à Mostaganem  
(coll. part.).

musique de style néo-mauresque est traversé en son centre par un *cocos* qui, à mon époque, avait remplacé le palmier d'origine. Le parcours (près de 400 m) est plus volontiers nommé boulevard des Orangers car en effet, d'une belle largeur apparemment prévue pour cela, il est, sur toute sa longueur, doublement bordé de bigaradiers exhalant à la saison les suaves senteurs de la fleur d'oranger. Mais ici, finis les beaux immeubles, les maisons sont basses donnant l'impression que l'on se trouve beaucoup plus dans un gros village que dans une ville et les constructions sont d'un autre âge.

Deux particularités : le boulevard longe la caserne et la piscine. Ainsi à l'heure du baisser aux couleurs, dès la première note de clairon, la foule s'immobilise, se découvre (le chef seulement !), se tait, se met presque au garde à vous ; la dernière note terminée, telle une volière après avoir été immobilisée par l'effroi, la foule reprend son souffle, tout se poursuit. Blida n'est pas ville maritime ; dès le printemps, la piscine attire des personnes qui, peut-être, n'auraient pas fréquenté le boulevard mais c'est un passage obligé qui peut inciter à prendre cette habitude ou, au moins, en offre l'occasion.

Le jeu est toujours le même, mais à cet âge on se connaît entre garçons et filles, on « boulevard » joyeusement le dimanche matin surtout en groupe mixte, on se hèle d'un groupe à l'autre, et on laisse encore échapper au passage une petite réflexion à deux filles déambulant



Kiosque de la place d'Armes à Blida  
(coll. part.).

seules. Eventuellement avant midi, on va au bar de la Paix en haut du boulevard pour y déguster un Martini. Avant de reprendre le collier du lundi, on peut se retrouver sur le boulevard après le cinéma jusqu'au soir.

Au temps des vacances scolaires, et surtout à l'âge des études supérieures éloignant les jeunes de leur ville, on a plaisir, si on est alors au bercail et non pris par ailleurs, à se retrouver ainsi en fin d'après-midi. On peut même y faire des rencontres inattendues : une connaissance ancienne, un ami connu ailleurs et perdu de vue depuis longtemps, faisant son service militaire aux tirailleurs ou dans l'aviation, interne à l'hôpital psychiatrique...

## Alger

C'est à 24 ans, pour moi troisième âge de la vie « boulevardière » que, mes études juste terminées, je me



Rue Michelet  
(coll. part.).

suis trouvé à Alger, sans pour autant y perdre totalement mes habitudes. Le travail de la journée terminé, on peut se délasser rue d'Isly, vivante au possible avec ses superbes magasins dont l'extraordinaire Galeries de France au style néo-mauresque aussi raffiné à l'extérieur qu'à l'intérieur, ses vastes brasseries, sa place... Il y a aussi la longue rue Michelet remontant au-delà du parc de Galland ; on y «boulevardise» surtout dans sa partie basse, devenant Charles-Péguy au centre-ville ; elle y est plus estudiantine ; il y a les facs sous lesquelles passe le tunnel reliant la rue Lys-du-Pac au carrefour rue Michelet - boulevard Saint-Saëns, et au-dessous d'elles, le fameux Otomatic, avec entresol et terrasse, très fréquenté par les étudiants, et, lui faisant face, la Cafétéria.

J'imagine aisément que, dans une telle ville, il puisse y avoir d'autres boulevards dans divers quartiers, villes dans la ville comme Bab-el-Oued, Belcourt ou ailleurs. Pour ma part, je ne «boulevardise» généralement que rue Michelet, non loin de chez moi ; je descends alors des hauteurs de cette même rue, bordée de chaque côté et d'un bout à l'autre de ficus, l'arbre classique

des rues et avenues de chez nous et poursuis ma route.

Arrivé sur les lieux, on fait le boulevard ; il est animé car, outre les bars et brasseries, tout au long abondent de nombreux et beaux magasins où l'on peut se rendre pour faire ses emplettes, sans pour autant sacrifier tout à fait à l'habitude méditerranéenne.

N'étant plus aux âges précédents, je n'y « boulevardise » plus en bande, encore moins adressant quelques propos aux jeunes passantes ; c'est du temps passé, on ne fait que se délasser en regardant le va-et-vient où se trouve peut-être une connaissance et, bien sûr, sans ignorer les belles filles.

Et puis on rencontre un tel ou telle autre qu'on ne retrouve que là, chacun ayant ses occupations ailleurs. « Tiens bonjour, qu'es-tu devenu ? », on se raconte le temps écoulé depuis qu'on était ensemble étudiant. Le plus souvent, ainsi rencontré, c'est un collègue de prépa, plutôt petit, massif, baraqué, trapu, fervent de karaté, rare à l'époque, mon contraire sauf pour la taille, très sympa. Il travaille à la « Répression desse Fraudesse », comme il dit et m'entraîne à la Cafétéria ; « lait fraise » ! pourquoi pas ? et chaque fois que je le rencontre, c'est le même rituel. Je m'y fais.

La guerre d'Algérie a pénétré Alger. Le 26 janvier 1957 à la Cafétéria, à l'Otomatic et un peu plus loin au Coq Hardi, explosent simultanément trois bombes à retardement, faisant des morts et de nombreux blessés, comme les précédentes et



La terrasse de l'Otomatic  
(coll. part.).

les suivantes dans d'autres bars de la ville, carrefours et ailleurs. C'était à 17h 26, trop tôt pour que nous y soyons : une chance.

Celle de l'Otomatic a été posée par une femme devenue par la suite professeur à l'université de Toulouse (!), préférant, comme d'autres, vivre chez « l'opresseur » plutôt qu'au pays, notamment par elle, « libéré ». A la réouverture de la Cafétéria, au sol, le trou béant témoigne encore de la violence de l'explosion. On continue de fréquenter tout autant ces lieux, question d'habitude.

On connaît la suite. Ces bombes sonnaient le glas de notre Algérie et de nos boulevards.

